

Rencontre et représentations des femmes chinoises dans les récits des voyageurs européens aux XVII^e et XVIII^e siècles

Frédéric Gosselin

Volume 37, numéro 2, hiver 2020

Génération, histoires nouvelles en Chine et en Asie de l'Est

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073068ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073068ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers d'histoire

ISSN

0712-2330 (imprimé)

1929-610X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gosselin, F. (2020). Rencontre et représentations des femmes chinoises dans les récits des voyageurs européens aux XVII^e et XVIII^e siècles. *Cahiers d'histoire*, 37(2), 139–164. <https://doi.org/10.7202/1073068ar>

Résumé de l'article

Cet article examine la représentation des femmes chinoises dans les récits d'ambassadeurs européens des XVII^e et XVIII^e siècles. S'appuyant sur l'ambassade hollandaise de 1655 mise en récit par Jehan de Nieuhoff et sur l'ambassade anglaise dirigée par Macartney de 1792 à 1794, mise en récit par George Leonard Staunton, ce texte examine d'une part les représentations de la beauté et la construction des genres et soutient, d'autre part que les perceptions à l'égard de la femme sont les résultats du contexte de représentation globale de la Chine à cette époque, soit le passage de la sinophilie à la sinophobie.

Rencontre et représentations des femmes chinoises dans les récits des voyageurs européens aux XVII^e et XVIII^e siècles

Frédéric Gosselin
Université de Sherbrooke
Canada

RÉSUMÉ Cet article examine la représentation des femmes chinoises dans les récits d'ambassadeurs européens des XVII^e et XVIII^e siècles. S'appuyant sur l'ambassade hollandaise de 1655 mise en récit par Jehan de Nieuhoff et sur l'ambassade anglaise dirigée par Macartney de 1792 à 1794, mise en récit par George Leonard Staunton, ce texte examine d'une part les représentations de la beauté et la construction des genres et soutient, d'autre part que les perceptions à l'égard de la femme sont les résultats du contexte de représentation globale de la Chine à cette époque, soit le passage de la sinophilie à la sinophobie.

ABSTRACT This article examines the representation of Chinese women in the narratives of European ambassadors from the 17th and 18th centuries. Based first on Jehan Nieuhoff's testimony during the 1655 Dutch Embassy and second on Sir George Staunton's narrative of the British Embassy led by Lord Macartney from 1792 to 1794, the text examines representations of beauty as well as gender constructions as it argues that perceptions toward Chinese

women were the outcome of the overall context of the representation of China at that time, more precisely the passage from Sinophilia to Sinophobia.

La multiplication des voyages en Asie aux xvii^e et xviii^e siècles favorise les contacts entre les populations locales et les Européens. Ces rencontres établies à la fois par les marchands et les missionnaires catholiques génèrent une multiplication de récits de voyage que le public européen consomme avec beaucoup d'intérêt¹. Ce phénomène, observable dans toutes les parties du monde, prend une tournure particulière dans le cas de la Chine (Cathay) puisque celle-ci jouit d'une réputation de grand royaume et de magnificence—une notoriété imputable au récit de Marco Polo durant le Moyen Âge. La production de ces récits durant l'époque moderne devient rapidement abondante. Dès le xix^e siècle, les historiens se sont approprié ces récits afin de construire une histoire diplomatique et économique des relations entre la Chine et l'Europe². Les années récentes ont vu l'historiographie développer de nouvelles orientations toujours par le biais de ces écrits, renforçant ainsi notre connaissance des transferts culturels et philosophiques entre les deux aires civilisationnelles³. L'abondance des thèmes exposés dans ces récits en fait de véritables trésors pour n'importe quel chercheur intéressé par l'histoire de la Chine et de ses représentations par les Européens. L'un de ces thèmes, peu étudié par les historiens, est la représentation des femmes chinoises. Si celles-ci ne jouent pas le rôle premier dans ces récits, il n'en demeure pas moins qu'elles sont largement décrites, et ce, sous

1. Jean-Pierre Duteil, *Les littératures de voyage: la découverte du monde (xiv^e-xv^e-xvi^e siècles)*, Paris, Arguments, 2007, 379 p.
2. Henri Cordier, *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales 1860-1900*, Paris, Félix Alcan, 1901, pp.18-19.
3. Yi Gao, « Les origines chinoises des Lumières et de la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, n°1 (avril 2017), pp.103-122; Li Chen, *Chinese Law in Imperial Eyes: Sovereignty, Justice, and Transcultural Politics*, New York, Columbia University Press, 2016, 400 p.

différentes facettes. Cette optique nous permet de nous renseigner à la fois sur l'histoire des femmes chinoises, mais surtout sur l'histoire des mentalités européennes de l'époque.

À notre connaissance, il existe deux recherches qui portent spécifiquement sur la représentation des femmes chinoises dans les récits de voyage des Européens. Kim C. Phillips, qui étudie dans un chapitre de livre la représentation des femmes chinoises, mongoles et indiennes dans les écrits des voyageurs médiévaux (1245–1510), croit que l'image que l'on peint des femmes intègre les caractéristiques que l'on a accolées à la nation dont il est question. En ce sens, la femme mongole est dépeinte comme étant féroce et habitée d'un esprit combatif, alors que la femme chinoise est perçue comme étant à l'apogée de la beauté et de la sensualité⁴. Nos recherches démontrent que la perception médiévale de la Chine s'étend largement à travers l'époque moderne. Patricia Ebrey poursuit dans la même perspective que Phillips dans une étude sur la représentation des pieds bandés des Chinoises par les Occidentaux de 1300 à 1890. L'autrice théorise l'idée d'une conception malléable au fil du temps. Alors qu'elle insiste sur la représentation généralement positive des femmes chinoises dans les écrits de Marco Polo, elle constate que la perception des pieds bandés est généralement négative, allant d'un point de vue légèrement favorable durant le Moyen Âge à une perception totalement péjorative durant les XVIII^e et XIX^e siècles⁵.

Notre étude se situe donc dans la continuité de ces ouvrages tout en apportant un éclairage plus précis sur l'époque moderne. La périodisation est importante : il existe au sein de l'historiographie de cette époque l'expression *de la sinophilie à la sinophobie* qui témoigne de la perception des Européens envers

4. Nombreux sont les voyageurs médiévaux qui ont mis en évidence la beauté physique des Chinoises et leur allure enchanteresse. Voir : Kim M. Phillips, « Femininities », dans *Before Orientalism: Asian Peoples and Cultures in European Travel Writing, 1245–1510*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2014, pp.101–122.

5. Patricia Buckley Ebrey, « Gender and Sinology: Shifting Western Interpretations of Footbinding, 1300–1890 », *Late Imperial China*, vol. 20, n° 2 (1999), p.11.

l'Empire chinois. René Étiemble fut le premier à baptiser cette tendance, qui fut notée par d'autres historiens sans toutefois la nommer ainsi⁶. Ce sont principalement les Jésuites qui, bénéficiant des bonnes grâces de l'empereur Kangxi⁷, projettent une image favorable de la Chine. Durant le xvii^e siècle, les Jésuites jouissent d'une influence considérable à la cour de Kangxi, agissant par le fait même comme intermédiaires entre l'Empire du Milieu et les pays européens. Les récits des Jésuites contribuent à cette sinophilie, dépeignant la cour impériale chinoise de façon élogieuse et étouffant les représentations contraires à la leur⁸. À mesure que les contacts se font de diverses natures, les Européens construisent une représentation négative de la Chine, autant chez les marchands que chez les diplomates et les intellectuels. La Querelle des rites chinois⁹, qui sévit au début du xviii^e siècle, affecte profondément la crédibilité des Jésuites, à la fois au sein de la papauté et dans l'entourage impérial chinois. Si Étiemble identifie l'année 1773 comme date pivot pour expliquer la transition de la *sinophilie à la sinophobie*¹⁰, nous jugeons plus adéquates dans le cadre de cette étude les remarques de Jonathan D. Spence. Ce dernier affirme que : « plus souvent, comme on peut s'y attendre, les réactions étaient partagées et elles se brouillaient dans le temps et l'espace, d'une manière qui rend à peu près impossibles les

6. René Étiemble, *L'Europe chinoise: De la sinophilie à la sinophobie*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1988, p. 376; Jonathan D. Spence, *The Search for Modern China*, New York, W. W. Norton, 1991, p. 133; Jacques Gernet, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 433; David Mungello, *The Great Encounter of China and the West, 1500–1800*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers, 2009, p. 88.

7. Kangxi est le quatrième empereur de la dynastie Qing. Ce dernier régna de 1661 jusqu'à sa mort en 1722. Son règne de même que celui de Qianlong (1733–1796) sont souvent décrits comme l'âge d'or des Qing. Voir: Jacques Gernet, *Le monde chinois*, p. 413.

8. René Étiemble, p. 22.

9. Brièvement, la Querelle des rites chinois est un débat théologique qui repose sur la nature des rites de piété filiale et sur la traduction du mot Dieu en chinois. Ces débats ont pour objectif de déterminer si le fait de rendre hommage aux ancêtres familiaux chinois constitue une entrave aux doctrines chrétiennes. Cette altercation oppose les Jésuites, qui soutiennent que les rites de piété filiale sont des rites civils et non religieux, aux Dominicains et aux Franciscains qui argumentent le contraire. Le tout se soldera par une bulle pontificale en défaveur aux Jésuites qui minera fortement leur réputation dans les années à venir. Voir: René Étiemble, p. 376.

10. *Ibid.*, p. 382.

catégorisations rigoureuses»¹¹. De ce fait, le XVIII^e siècle donne lieu à diverses interprétations¹² de la Chine qui peuvent entrer en contradiction avec celles des Jésuites¹³. S'il est donc possible de déceler une tendance dans les représentations, il est primordial de garder en tête qu'il est impossible de définir des catégories inaltérables et cette notion est applicable avec la représentation des femmes chinoises.

L'idée de la *sinophilie* et la *sinophobie* est pertinente dans le cadre de notre étude pour plusieurs raisons. D'abord, l'influence qu'ont eue les Jésuites sur l'univers mental européen est considérable par le biais de leurs publications élogieuses envers la Chine. De plus, ces ouvrages étaient au XVII^e siècle les seules sources d'informations fiables¹⁴. Aussi, notre démarche est d'autant plus pertinente que la période de publication des sources mobilisées dans cet article correspond à des moments clés de cette tendance : certaines d'entre elles opèrent dans un contexte de sinophilie ambiante alors que d'autres sont inspirés par la sinophobie naissante de la fin du XVIII^e siècle. Enfin, cette notion est absente du travail d'Ebrey qui est la seule qui considère les représentations des femmes chinoises à l'époque moderne. Il s'agit donc de vérifier la validité de l'évolution de la *sinophilie* et de la *sinophobie* à travers la perspective des représentations de genre. De ce fait, l'évolution des représentations des femmes chinoises

11. Jonathan Spence, *La Chine imaginaire : La Chine vue par les Occidentaux, de Marco Polo à nos jours*, Montréal, PUM, 2000, p.14.

12. Plusieurs philosophes, dramaturges et littéraires du XVIII^e siècle ont écrit sur la Chine. On retrouve parmi ceux-ci Voltaire, ardent défenseur des valeurs chinoises et Montesquieu qui qualifie la Chine d'immobile. Plusieurs d'entre eux ont vécu durant la même époque, témoignant ainsi de la diversité d'opinion et de représentation de la Chine. En ce sens, le passage de la *sinophilie* à la *sinophobie* ne constitue pas une transition drastique, mais évoque plutôt une tendance où les opinions contraires peuvent se chevaucher pendant la même époque. Voir : Jonathan Spence, *La Chine imaginaire : La Chine vue par les Occidentaux, de Marco Polo à nos jours*, pp. 113–114.

13. David Mungello, p. 88.

14. Un exemple patent est la publication en 34 volumes des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des Missions étrangères, par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*, publiées par Jean-Baptiste Du Halde. Voir Jocelyn M. N. Marinescu, «Defending Christianity in China: The Jesuit Defense of Christianity in the "Lettres édifiantes et curieuses" & "Ruijianlu" in Relation to the Yongzheng Proscription of 1724», Ph.D., Kansas, Kansas State University, 2008, 357 p.

coïncide-t-elle avec un contexte plus global ? Les représentations des Chinoises n'évolueraient donc pas en vase clos, mais correspondraient à la transformation beaucoup plus large qui fait passer l'attitude européenne *de la sinophilie à la sinophobie*.

Ce texte sera divisé en trois parties. Nous présenterons d'abord les sources sur lesquelles se base cet article, tout en soulignant leur contexte de production, leurs auteurs et l'intérêt de chacune. Par la suite, nous analyserons les représentations des femmes chinoises dans ces récits selon deux catégories, soit les perceptions par rapport au corps de la Chinoise, qui incorporent l'aspect physique et le bandage des pieds, et les rapports entre les genres masculins et féminins. Il sera ici question de l'infanticide des jeunes filles, du travail des femmes et des interactions avec les hommes. Nous tenterons finalement de comprendre comment, dans chacune de ces catégories d'analyse, le passage *de la sinophilie à la sinophobie* a pu teinter le regard européen sur les femmes chinoises.

DESCRIPTION DU CORPUS DE SOURCES

L'ouvrage de Jehan Nieuhoff provient de l'ambassade hollandaise de 1655 dirigée par la Compagnie des Indes Orientales Hollandaises (VOC). Les Hollandais, présents depuis le début du XVII^e siècle en Asie du Sud-est, monopolisent le commerce avec les Japonais. Contrôlant ainsi une partie du commerce avec le Japon et l'Indonésie, les Hollandais tentent d'asseoir leur position en Chine, ce qui leur sera refusé par les Ming¹⁵. La VOC construit donc un établissement commercial sur l'île de Taiwan afin de renforcer sa domination économique sur les Portugais et les Espagnols. Le but de la délégation de Nieuhoff est de favoriser l'ouverture des ports du littoral chinois au commerce, tout en proposant une alliance militaire afin de lutter contre le pirate Koxinga qui

15. John. E Wills, *China and Maritime Europe, 1500–1800: Trade, Settlement, Diplomacy and Missions*, New York, Cambridge University Press, 2011, p. 69.

affecte l'efficacité du commerce des Hollandais dans la région¹⁶. Nieuhoff occupe le poste de secrétaire de cette mission, recueillant ainsi les propos et les idées des deux principaux ambassadeurs : Jacob de Keyser et Pieter de Goyer. La version que nous possédons de ce récit est la traduction française effectuée par Jean le Carpentier publiée la même année que la publication originale. Outre la mission purement diplomatique, Nieuhoff avait pour tâche de recueillir le plus d'informations possible sur la Chine, exposant ainsi une description détaillée de la société chinoise de l'époque. Le récit contient également une quantité importante d'illustrations faites à la main sur place et qui seraient la genèse de la mode des chinoiseries qui traversera la fin du xvii^e siècle¹⁷. L'ouvrage contient le compte-rendu de l'expédition hollandaise à laquelle participe Nieuhoff, suivi d'une description sommaire des provinces de la Chine qu'il n'a pas visitées.

La deuxième source est un ouvrage rédigé par le secrétaire de l'ambassade Macartney : George Staunton. Ce dernier connaît une carrière de diplomate à Grenade, puis en Inde avant de participer à l'expédition diplomatique de Macartney¹⁸. L'entièreté de l'ouvrage sera publiée en deux volumes : le premier met davantage l'accent sur le voyage en mer et l'arrivée en Chine, le deuxième s'intéresse surtout à l'expédition dans la Chine même¹⁹. L'ambassade dirigée par Macartney prend place en 1793. Celle-ci poursuit sensiblement le même objectif que la délégation hollandaise : l'ouverture des ports du littoral chinois. Depuis 1757, le commerce maritime s'effectue uniquement depuis la ville de Canton dans le sud de la Chine et sous l'égide d'une guilde de marchands (Co-Hong) qui profite de son monopole impérial pour imposer des tarifs

16. Henriette Rahusen-de Bruyn Kops, « Not Such an "Unpromising Beginning": The First Dutch Trade Embassy to China, 1655-1657 », *Modern Asian Studies*, vol. 36, n° 3 (2002), p. 546.

17. Jing Sun, « The Illusion of Verisimilitude: Johan Nieuhoff's Images of China », Leiden, 2013, p. 4.

18. Ninette Boothroyd et Muriel Détrie, *Le voyage en Chine: anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Age à la chute de l'Empire chinois*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1992, p. 1465.

19. Il existe également d'autres récits rédigés par les membres de cette ambassade, dont les notes personnelles de George Macartney et le livre de John Barrows.

importants aux marchands anglais²⁰. Cette situation est délicate pour le commerce anglais qui subit une balance commerciale défavorable, en raison d'un achat massif de thé et du désintérêt marqué des Qing qui achètent bien peu de produits anglais²¹. C'est notamment pour résoudre ce problème que l'ambassade Macartney est envoyée en Chine afin d'y établir des relations diplomatiques. Bien que la mission ait été un échec, les ouvrages qui en résultent joueront un rôle fort important pour les perceptions européennes et constituent un exemple patent de la nouvelle sinophobie qui sera en vogue tout au long du XIX^e siècle²².

L'importance de ces excursions a été majeure dans la conscience européenne et dans la représentation de l'Empire chinois. Aussi, ces récits ont été fortement mobilisés par une historiographie soucieuse de l'histoire diplomatique et économique²³. Soulignons enfin que le nombre de sources mises à contribution dans cet article est volontairement limité. Il existe une quantité importante de documents de l'époque tout aussi riche en renseignements²⁴. L'objectif de cet article est plutôt de tester un cadre analytique et une hypothèse de recherche en construction

20. Jonathan D. Spence, *The Search for Modern China*., p. 121.

21. *Ibid.*, p. 122.

22. David Mungello, p. 113.

23. John Cranmer-Byng, « The Chinese Attitude Towards External Relations », *International Journal*, vol. 21, n° 1 (1965), pp. 57-77; John Cranmer-Byng, « The Chinese View of Their Place in the World: An Historical Perspective », *The China Quarterly*, n° 53 (1973), p. 67-79; Henriette Rahusen-de Bruyn Kops, « Not Such an "Unpromising Beginning" », Leonard Blussé, « No Boats to China. The Dutch East India Company and the Changing Pattern of the China Sea Trade, 1635-1690 », *Modern Asian Studies*, vol. 30, n° 1 (1996), pp. 51-76; Carl Déry, « La Chine face à l'Angleterre et la Russie aux XVII^e-XVIII^e siècles: Évaluation comparative des attitudes de la dynastie Qing sous l'angle des modalités de l'actualisation frontalière », Thèse de doctorat, Université Laval, 2015, 293 p.

24. Les ouvrages découlant des voyages en Chine durant l'époque moderne sont nombreux et plusieurs d'entre eux contiennent des renseignements intéressants sur la représentation des femmes chinoises. Notre mémoire en cours de rédaction propose de mobiliser une quinzaine d'ouvrages provenant de cette période. En voici quelques-uns à titre indicatif: La Barbinais Le Gentil, *Nouveau voyage autour du monde, par Le Gentil, enrichi de plusieurs plans, vûës et perspectives des principales villes*, Amsterdam, Pierre Mortier, 1728, 227 p.; John Bell, *Voyages Depuis St. Petersbourg En Russie, Dans Diverses Contrées De L'Asie*, vol. 1, Paris, Robin, 1766, 407 p.; Fernão Mendes Pinto, *Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto, fidèlement traduits de portugais en français par le sieur Bernard Figuier*, Paris, Arnould Cotinet et Jean Roger, 1645, 1012 p.

en utilisant seulement deux ouvrages²⁵. Nous croyons donc modestement innover en utilisant ces ouvrages sous l'angle de la représentation des femmes chinoises, peu abordées jusqu'à maintenant.

REPRÉSENTATION DU CORPS DES CHINOISES

Cette section tentera de démontrer que les représentations du corps des femmes chinoises suivent le paradigme de *la sino-phylie à la sinophobie*. Ainsi, la beauté des Chinoises est mise en évidence chez Nieuhoff qui les tient même pour modèle de féminité, alors que Staunton insiste davantage sur leur laideur, témoignant ainsi d'une perception pouvant être liée aux représentations favorables et défavorables de leurs époques respectives. C'est le même état d'esprit qui anime les deux auteurs lorsqu'il est question du bandage des pieds; Nieuhoff soutient que cette pratique ajoute à la beauté des Chinoises, tandis que Staunton est plus incisif à propos de cette coutume, bien qu'il fasse un effort de compréhension.

L'admiration et le mépris de la beauté des Chinoises

L'expédition de Nieuhoff débute à Canton, traverse les villes côtières de la Chine pour se terminer à Pékin où l'ambassade hollandaise sera reçue par l'Empereur Shunzhi²⁶. Durant son périple, Nieuhoff décrit avec attention et curiosité tout ce qu'il voit, tout en décelant les ressemblances et les différences entre les villes chinoises. Il est commun dans son texte de le voir représenter les femmes d'une ville en particulier comme étant sublimes et celles d'une autre ville comme étant laides. Toutefois, l'auteur décrit en ces termes les femmes de la cité de Yancheu « [...] la Nature en

25. Notre mémoire en cours de construction projette de réaliser le même exercice que dans ce texte, mais avec un nombre plus étendu de sources.

26. Shunzhi (1643–1661) est le troisième empereur de la dynastie Qing. Son règne débute d'abord par une régence assurée par Dorgon, l'un des fils du dernier empereur Hong Taiji. Le règne de Shunzhi est caractérisé par une consolidation du pouvoir à Beijing, nouvellement conquise en 1644 et par l'écrasement des loyalistes Ming au sud. Voir: Jacques Gernet, *Le monde chinois*, p. 406.

a banni la diformité [sic] qui n'a point de grace, [sic] & y a placé sur les corps de toutes les filles une beauté si achevée, que je ne crois pas qu'on en puisse voir de plus rare en notre Europe»²⁷. L'auteur n'explique pas en quoi cette beauté est si phénoménale. Cependant, Nieuhoff déplore le sort de ces femmes, qui sont soit maltraitées par leurs maris, ou bien élevées et vendues pour devenir des prostituées. L'auteur juge cette situation inadmissible, dans la mesure où ces femmes ne devraient pas se trouver dans des lieux de perdition et de péchés.

Un peu plus loin dans cette section, Nieuhoff en profite pour critiquer vertement les mœurs des femmes européennes. Il croit ainsi que les femmes ne peuvent jouir d'une pleine liberté de leur corps, car la morale chrétienne les oblige à demeurer prudes. Pourtant, il semble pardonner cette entorse du dogme chrétien par les Chinoises, car elles ne connaissent pas Dieu. En fait, Nieuhoff se sert des femmes chinoises comme exemple afin de critiquer les femmes européennes qui, malgré la pleine connaissance de péchés et de la morale chrétienne, continuent de s'enfoncer dans le vice. Ainsi :

Et vous Mes-Dames [sic], à qui Dieu a départi la beauté & la bonne grace du corps & duquel vous estes [sic] les maitresses, croyez vous qu'il vous est aussi loisible de le profaner ? Si vous le faites, [...] vous en serez contables [sic] au Jugement du Très-Haut, voir même [sic] avec beaucoup plus de rigueur que ces pauvres Payennes [sic], puisqu'elles n'abusent de la grace [sic] de leurs corps que par la contrainte & sans la connoissance [sic] de la bonté Divine²⁸.

Nieuhoff se sert ainsi des Chinoises comme modèle afin de critiquer les femmes européennes. Lorsqu'il est question de beauté et d'apparat, les Chinoises possèdent les caractéristiques propres

27. Johan Nieuhof, *L'Ambassade de la Compagnie orientale des Provinces unies vers l'empereur de la Chine faite par les sieurs Pierre de Goyer et Jacob de Keyser le tout recueilli par le M. Jean Nieuhoff mis en François par Jean Le Carpentier*, Leyde, J. de Meurs, 1665, p. 144.

28. Johan Nieuhof, p. 145.

à l'idéal féminin selon les standards européen du genre féminin. En effet, elles n'abusent pas de leur charme ni de leur beauté, tout en restant réservées et discrètes. Fait intéressant, l'exotisme associé à l'altérité ne semble pas être attribué uniquement aux Chinoises, car il décrit les femmes mandchoues²⁹ de façon tout aussi élogieuse³⁰. Qu'elles soient Chinoises ou Mandchoues, Nieuhoff s'en sert pour critiquer les femmes européennes. Ici encore : « Belle leçon pour les Dames Chrestiennes [sic], qui semblent n'estre [sic] nées que pour faire voir où peuvent monter les désirs de la nature dérèglée, quand une grande fortune leur preste [sic] l'épaule »³¹.

Pour Nieuhoff, tout est une question de modestie; il reproche aux Européennes de porter des habits trop ostentatoires, de consacrer trop de temps à leur maquillage et leur coiffure. Il condamne également les gestes impudiques en public, tels que les rires gras et forts³². Autrement dit, Nieuhoff fait porter sur les épaules des femmes tout le poids d'une société obnubilée par le respect des règles et des conventions propres à une société d'ordre. Il ne semble pas saugrenu d'affirmer que Nieuhoff perçoit chez les femmes chinoises non pas uniquement une beauté physique et spirituelle, mais qu'il se représente par le biais du comportement modeste des Chinoises une société stable et respectueuse des règles établies.

L'Europe de l'Ouest au xvii^e siècle est dominée par l'idée de contrôle des femmes. Le discours médical et religieux favorise en

29. Les Mandchous constituent un groupe semi-nomade de l'actuel nord-est de la Chine et ayant des affinités culturelles avec les peuples mongols. Les Mandchous s'emparent de Pékin en 1644 et y fondent durablement la dynastie Qing. La distinction est importante, car les différences culturelles entre les Mandchous et les Chinois seront perceptibles tout au long du règne des Qing. La disparité des rôles genrés est également visible entre les Mandchoues et les Chinoises, et ce, malgré le fait que Nieuhoff semble parfois les regrouper ensemble. Voir : Jonathan D. Spence, *The Search for Modern China*, p. 26.

30. Johan Nieuhoff, p. 133.

31. *Ibid.*, p. 134.

32. *Ibid.*, p. 135.

quelque sorte le désir de possession des femmes³³. La représentation médicale est très négative, en raison des maigres connaissances anatomiques des femmes que l'on juge imparfaites, au contraire de l'homme dont le corps constitue l'apothéose de l'être humain³⁴. Le discours médical rejoint la représentation religieuse, dans la mesure où l'on croit que les femmes sont assujetties à leurs pulsions sexuelles, et peuvent ainsi corrompre les hommes chastes et honnêtes. L'idée de corruption est également issue de la genèse d'Adam et Ève, épisode qui témoigne de la nature dangereuse et corrompible des femmes³⁵. C'est pourquoi le contrôle du corps et des désirs des femmes s'appuie autant sur un discours médical que religieux, chacun se nourrissant de l'autre. Les extraits tirés de l'ouvrage de Nieuhoff sont des exemples patents de cette mentalité, où l'auteur passe plusieurs paragraphes à critiquer le comportement des femmes qu'il juge trop ouvertes ou trop décomplexées. À l'opposé, les Chinoises lui apparaissent comme le modèle parfait de la femme belle, modeste et réservée³⁶. En ce sens, Nieuhoff projette sur les femmes chinoises son idéal féminin qui n'est pas toujours concrétisé en Europe.

Staunton s'inscrit dans une réflexion contraire : « Some [women] also assisted in the harvest, who were little to be distinguished from the men, by any delicacy of features or complexion »³⁷.

33. Dominique Godineau, *Les femmes dans la France moderne : XVI^e–XVIII^e siècle*, Paris, Colin, 2015, p. 18.

34. Évelyne Berriot-Salvadore, « Le discours de la médecine et de la science », dans Georges Duby, Michelle Perrot et Natalie Zemon Davis, dir., *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, 1991, p. 364.

35. Michelle Perrot, *Mon histoire des femmes*, Paris, Seuil, 2006, p. 363.

36. Scarlett Beauvalet et Emmanuelle Berthiaud, *Le rose et le bleu : la fabrique du féminin et du masculin : cinq siècles d'histoire*, Paris, Belin, 2016, p. 65.

37. George Staunton, George Macartney et Erasmus Gower, *An authentic account of an embassy from the King of Great Britain to the Emperor of China: including cursory observations made, and information obtained in travelling through that ancient empire, and a small part of Chinese Tartary; together with a relation of the voyage undertaken on the occasion of His Majesty's ship the Lion, and the ship Hindostan, in the East India company's service, to the Yellow Sea and Gulf of Pekin, as well as of their return to Europe; taken chiefly from the papers of His Excellency the Earl of Macartney, Sir Erasmus Gower, and of other gentlemen in the several departments of the embassy*, vol. 2, London, G. Nicol, 1797, p. 366.

Cet extrait est suivi d'une longue citation de William Hickey³⁸ dans laquelle ce dernier étaye de façon précise la laideur des femmes chinoises. Pour Staunton, elles ne sont pas différentes des hommes, dissipant par le fait même tout signe de féminité chez elles. En fait, en niant complètement la féminité des femmes chinoises, en rejetant leur nature, Staunton crée une distinction entre dominant et dominé, ou entre civilisé et arriéré. Ce mode de pensée suit une certaine logique lorsque les administrations coloniales des XIX^e et XX^e siècles régleront de façon précise le comportement des femmes blanches dans un contexte colonial³⁹. Le but étant de contrôler les femmes afin que celles-ci apparaissent comme étant raffinées, au contraire de leurs consœurs colonisées pour qui le retard civilisationnel se perçoit dans leurs comportements et leurs agissements. Ce faisant, Staunton pose les premiers jalons d'une représentation coloniale de la Chine perceptible à travers le traitement des femmes chinoises.

Comme le souligne Kim Philips, cette représentation favorable et presque sexuelle des femmes chinoises est palpable dans les écrits des voyageurs médiévaux⁴⁰. Il semble que cette représentation flatteuse issue du Moyen Âge transparaisse dans l'univers mental de Nieuhoff, traduisant ainsi une continuité entre le Moyen Âge et l'époque moderne. La femme chinoise, par sa beauté et sa grâce, mérite donc un meilleur sort que ce que les hommes chinois peuvent leur offrir. Staunton, pour sa part, s'inscrit dans un contexte où l'admiration envers la Chine s'estompe en raison de la multiplication des contacts. À la fin du XVIII^e c'est davantage une posture critique et péjorative que les Européens adoptent à l'endroit de la Chine, ce qui explique l'attitude de Staunton envers les Chinoises. Ce dernier semble poser

38. William Hickey est un magistrat issu des hautes sphères de la société anglaise.

Son père le force à effectuer des voyages afin de juguler son comportement erratique. Hickey visite la ville de Canton en 1768, avant de revenir en Angleterre. Voir : Ninette Boothroyd et Muriel Détrie, *Le voyage en Chine : anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la chute de l'Empire chinois*, p. 1452.

39. Ann-Laura Stoler, « Genre et moralité dans la construction impériale de la race », *Actuel Marx*, n° 2 (2005), p. 77.

40. Kim M. Phillips, p. 110.

les premiers jalons du colonialisme du XIX^e siècle en déshumanisant les femmes chinoises et en niant complètement leur féminité.

Représentation des pieds bandés ; entre admiration et dédain

La coutume des pieds bandés des Chinoises est décrite dans les écrits de Nieuhoff et de Staunton. Cette pratique suscite des réactions fort divergentes entre les deux auteurs, le premier louant l'allure que les pieds bandés donnent aux Chinoises et l'autre étant plus critique et acerbe à propos de cette pratique. Pour Nieuhoff, cette coutume semble anodine et rend plutôt hommage à la beauté de la femme. Il associe—intégrant ainsi la perception chinoise de l'époque—les pieds bandés à l'idée de grâce et de douceur des femmes : « aussi ces filles avec leur eminente [sic] façon de leur corps à petits pieds, sont douées d'une grace [sic] singulière & d'une gentillesse incomparable »⁴¹. La démarche timide et incertaine causée par l'étroitesse des pieds force les femmes chinoises à adopter une posture vacillante, contribuant ainsi à la représentation de la femme qui se doit d'être douce et discrète. Ce faisant, elle devient dépendante des hommes et donc plus facilement contrôlable. En d'autres termes, avoir les pieds bandés se superpose à l'image préconçue de la femme timide et réservée. Sans la percevoir comme un modèle, le fait que Nieuhoff encense cette pratique témoigne d'une certaine idéalisation de la coutume. Cette idée est également soutenue par Patricia Ebrey qui affirme que la représentation des femmes chinoises et des pieds bandés se comprend selon une représentation globale de la Chine⁴². Si le voyageur prend la Chine comme un modèle et idéalise cette civilisation, il est dès lors probable qu'il décrive les femmes chinoises de façon tout aussi élogieuse.

Pour sa part, les remarques de Staunton sont fort véridiques dans la mesure où il décrit la pratique de façon précise. Staunton présente d'abord les étapes de la coutume, débutant dans

41. Johan Nieuhoff, p. 144.

42. Patricia Buckley Ebrey, p. 10.

la tendre enfance, où le pied est compressé dans le but d'atteindre une petite taille. L'auteur semble trouver cette coutume déplorable, car il utilise un vocabulaire péjoratif afin de décrire cette action : « *cruelty, forcibly, degradation* etc. »⁴³. Staunton insiste sur la douleur causée par le bandage des pieds et fait un parallèle avec la situation des femmes européennes, celles-ci devant subir les tourments suscités par les robes de tailles serrées et les corsets⁴⁴. En raison du ton employé, l'auteur semble également critiquer cette mode propre aux femmes européennes. Dans cette section sur les pieds bandés, Staunton fait preuve d'un certain relativisme puisqu'il tente de comparer ce qu'il voit avec ce qu'il connaît plutôt que de critiquer uniquement la coutume des pieds bandés.

Même si le ton est généralement négatif, il est important de souligner l'effort de compréhension de l'auteur. Un autre exemple de cette tentative de compréhension est la distinction faite entre les Chinoises et les Mandchoues qui ne pratiquent pas cette coutume. Les pieds bandés semblent devenir le premier vecteur de différenciation culturelle entre les Chinoises et les Mandchoues aux yeux des Européens, ce que défendent Saman Rajali et Patricia Ebrey pour qui la pratique des pieds bandés se comprend selon ce désir de distinction culturelle du peuple chinois par rapport aux peuples nomades du Nord. Le contexte d'opposition et de guerre durant la conquête mongole au XIII^e siècle favorise le développement d'une identité culturelle forte afin de se démarquer de son ennemi et de consolider la cohésion au sein du groupe. Ce fait explique selon Rajali et Ebrey l'émergence dans la Chine des Song de la pratique des pieds bandés⁴⁵. Il y a, d'un côté, la Chine qui pratique cette coutume et qui représente la culture et la civilisation et, de l'autre, il y a les Mongols et les Mandchous,

43. George Staunton, George Macartney et Erasmus Gower, vol. 1, p. 422.

44. *Ibid.*

45. Rejali Saman, « From Tradition to Modernity: Footbinding and Its End (1839–1911)—the History of the Anti-Footbinding Movement and the Histories of Bound-feet Women in China », *The Journal of Historical Studies*, vol. 1, n° 3 (2014), p. 2.

considérés comme des guerriers barbares sans culture. Cette distinction représentée par les pieds bandés entre Chinois et peuples nomades du Nord se retrouve également dans les travaux de Kim Phillips qui sépare son chapitre de livre selon ces différenciations⁴⁶. Les propos de Staunton s'inscrivent donc dans cette tendance observée par l'historiographie.

Comme le note Ebrey : « Certainly, as the power relations between the West and China shifted, so too did the way Westerners wrote about features of Chinese culture they did not find to their taste »⁴⁷. Cette citation démontre bien la relation qui existe entre la représentation de la Chine et le contexte global. Le rapport de force semble être un élément qui détermine l'évolution des représentations, et conséquemment le passage de *la sinophilie* à *la sinophobie*. La présence éparse des Européens aux XVI^e et XVII^e peut expliquer l'attitude bienveillante des voyageurs envers la Chine et l'inverse est aussi vrai pour le XVIII^e qui voit plutôt une présence européenne plus marquée et plus revendicatrice. Cette évolution influence donc la représentation générale de la Chine et le corps des femmes, et les pieds bandés présentent un exemple de cette transition.

LES RAPPORTS ENTRE LES GENRES DANS LES CONTEXTES CHINOIS ET EUROPÉEN

Cette section analysera les rapports de genre toujours selon le principe de *sinophilie* à *sinophobie*. Des rapports de genre, nous entendons ce qui définit le genre féminin et masculin et leurs possibles interactions, afin de contester les réactions des Européens sur leur propre genre, mais également sur leur perception genrée de la Chine de l'époque. Ces interrogations sur ce qui est féminin et masculin dans notre contexte sont liées à *la sinophilie* et *la sinophobie* ambiante. Ainsi, pour Nieuhoff qui tient la Chine pour modèle, les transgressions de genre seront

46. Kim M. Phillips, pp. 101–102.

47. Patricia Buckley Ebrey, « Gender and Sinology », p. 8.

acceptées et même utilisées pour dénoncer les violations de genre en Europe. Staunton réagit de façon opposée, dans la mesure où les pratiques qui portent atteintes à sa propre conception du genre, dont l'infanticide ou le travail des femmes sont critiqués, car il utilise sa propre culture comme référent idéal, à l'inverse de Nieuhoff.

Critique et omission de l'infanticide

La question de l'infanticide a longtemps intéressé les missionnaires et les voyageurs européens en Chine. Nombreux sont les voyageurs qui ont noté la prépondérance de cette pratique, dont l'ampleur est sans doute exagérée⁴⁸. La pauvreté au cours des périodes plus difficiles explique en partie ce phénomène. Aussi, les historiens ont souvent pointé du doigt la culture confucéenne et la logique de la piété filiale qui favorisent les fils comme étant les causes de l'infanticide marqué des jeunes filles⁴⁹. Le code de loi des Qing prévoit également une sentence plus sévère pour la mère qui tue son fils plutôt que sa fille, car elle rompt la lignée familiale de son mari⁵⁰. Il convient toutefois d'ajouter que ce fait n'est pas unanimement accepté dans la société chinoise, comme en témoigne l'opposition féroce des sectes bouddhistes⁵¹.

L'infanticide apparaît dans les textes des secrétaires d'ambassade. Staunton décrit cette pratique de façon fort négative : « Female infants are, for the most part, chosen as the less evil for this cruel sacrifice, because daughters are considered more properly to belong to the families into which they pass by marriage [...] »⁵². L'auteur témoigne ici de la conception confucéenne de la femme qui quitte la famille après le mariage, en en faisant ainsi un membre moins précieux. Dès les premières rencontres, les missionnaires

48. Françoise Lauwaert, *Le meurtre en famille: parricide et infanticide en Chine, XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 12.

49. David Mungello, p. 134.

50. Françoise Lauwaert, p. 243.

51. Susan Mann, *Precious Records: Women in China's Long Eighteenth Century*, Stanford, Stanford University Press, 1997, p. 42.

52. George Staunton, George Macartney et Erasmus Gower, vol. 2, p. 158.

européens ont été choqués de cette pratique, qu'ils jugent inhumaine et contraire à la nature divine. L'enjeu est surtout religieux : il faut offrir aux enfants abandonnés le baptême avant qu'ils ne périssent, afin de leur garantir un repos après leur mort. Staunton décrit les efforts des missionnaires avec une certaine cordialité : « The missionaries are likewise zealous in this humane work »⁵³. Le désir d'aider ces orphelins pousse les missionnaires catholiques à fonder des orphelinats avec l'aide des premiers convertis chinois⁵⁴. L'abandon et l'infanticide révoltent Staunton qui emploie un vocabulaire fort péjoratif (*evil, cruel, miserable* etc.) tout en louant les efforts des missionnaires qui tentent de sauver les enfants abandonnés.

La divergence de valeurs et de spiritualité semble à l'origine cette critique acerbe. La morale chrétienne offre une sorte d'égalité spirituelle : chaque individu, homme ou femme, a droit à un accès à la vie après la mort. De ce fait, la vie selon la logique chrétienne est aussi importante pour les hommes que pour les femmes. D'un autre côté, les codes de loi chinois, de même que les valeurs confucéennes, octroient au mâle un certain privilège tout en idéalisant la vieillesse⁵⁵. Un adulte a donc plus de valeur qu'un enfant, ce qui contribue au phénomène de l'infanticide. Staunton possède une perception négative qui s'inscrit dans la sinophobie ambiante de la fin du XVIII^e siècle, car la critique qu'il effectue s'avère être réaliste et dure, tout en démystifiant l'Empire chinois. Notons enfin que ce thème est absent du témoignage de Nieuhoff. Il est possible que cette omission soit volontaire par manque d'information ou involontaire dans la mesure où la pratique ne serait pas aussi répandue, comme le suggère l'historiographie⁵⁶.

53. George Staunton, George Macartney et Erasmus Gower, vol. 2, p. 159.

54. David Mungello, pp. 137–138.

55. *Ibid.*, p. 136.

56. Françoise Lauwaert, *Le meurtre en famille*, p. 12.

Le travail des Chinoises sous le regard européen

Le travail des femmes européennes a longtemps été occulté par l'historiographie, et ce, toutes périodes confondues⁵⁷. Les recherches récentes démontrent toutefois que le travail des femmes a toujours été accepté au cours de l'époque moderne, tant que les femmes respectent leurs sphères d'activités qui correspondent, entre autres, à la domesticité et autres menus travaux dont le travail de la laine, du coton et du textile⁵⁸. À l'instar de la logique chrétienne, il existe en Chine un discours normatif sur le comportement des femmes et comment celles-ci doivent agir. La transmission de valeurs prescrites par la morale confucéenne correspond aux Trois Obédiences et les Quatre Vertus⁵⁹. Toutefois, même s'il est difficile d'évaluer adéquatement l'application de cette féminité au sein de la société chinoise, il n'en demeure pas moins qu'il en résulte une séparation des sphères d'action des hommes et des femmes. Comme en Europe, les moralistes confucéens isolent les femmes à l'intérieur et font du domicile familial son champ d'action privilégié. Les hommes, pour leur part, exercent leur activité en dehors du domicile familial⁶⁰.

Nieuhoff présente dans son récit plusieurs anecdotes, parfois basées sur des ouï-dire qui interrogent les rapports entre les genres masculins et féminins et la notion du travail. À son arrivée dans la ville de Xinghai, Nieuhoff note que les rôles entre les hommes et les femmes sont inversés. Ainsi, les Chinoises travaillent majoritairement dans les fabriques de soie et dans les champs tandis que les hommes se doivent d'être au domicile pour s'occuper des enfants. Initialement, on pourrait croire

57. Hannah Barker et Elaine Chalus, *Gender in Eighteenth-Century England: Roles, Representations and Responsibilities*, Londres, Routledge, 2014, p. 87.

58. Michelle Perrot, p. 186.

59. Suivant cette pensée, la femme doit toujours obéir et être sous la commande d'un homme : son père lorsqu'elle est enfant, son mari lorsqu'elle est mariée et son fils lorsque son mari décède. Les quatre vertus font référence au comportement, au travail féminin, au discours et à la vertu durant la maternité. Voir : Susan Mann, *Precious Records*, p. 80.

60. Dorothy Ko, *Teachers of the Inner Chambers: Women and Culture in Seventeenth-century China*, Stanford, Stanford University Press, 1994, p. 12.

que cette pratique soit fortement critiquée par Nieuhoff, tant elle dépasse les cadres sociaux et les rôles traditionnels des hommes et des femmes en Europe. Pourtant, l'auteur en prend le contre-pied, et opine qu'au :

reste cette façon de faire n'est pas à mon avis si ridicule qu'on s'imagine, car comme la capacité, & l'industrie des hommes surpasse de beaucoup celle des femmes, aussi devons-nous croire que sous leur conduite on recueille meilleure nourriture [...]. Aussi le naturel des Enfants se lime, s'affine & se plie mieux sous la verge d'un père, que sous la douceur d'une mère⁶¹.

Comme le démontre Claire Gheeraert, les genres masculins et féminins au xvii^e constituent un espace commun et non fermé l'un par rapport à l'autre⁶². Ce mélange favorise une redéfinition des rôles, et il est probable que Nieuhoff s'inscrit dans cette tendance. Néanmoins, la maternité, symbole exemplaire de la féminité, est considérée comme un espace réservé à la femme en raison de sa physionomie qui la porte naturellement à enfanter et de sa douce nature qui permet d'élever des enfants justes⁶³. Cette maternité entraîne toutefois une infériorité par rapport à l'homme qui est postulée par une grande majorité des traités médicaux de l'époque moderne. Nieuhoff s'appuie sur la perception supérieure de l'homme comme étant la création parfaite de Dieu pour postuler que les hommes sont en fait plus à même pour élever leurs enfants que leurs femmes qui sont enclines à l'oisiveté⁶⁴. Ici encore, Nieuhoff idéalise la société chinoise et l'utilise comme modèle afin d'apporter un éclairage sur sa propre civilisation tout en insistant sur la supériorité de l'homme pour justifier son propos. Il semble que son idéalisation de la Chine l'incite à être plus tolérant sur ce qu'il observe, quitte à mettre de côté ses propres valeurs.

61. Johan Nieuhoff, p. 125.

62. Claire Gheeraert-Graffeuille, « Genre et histoire: le cas des mémoires féminins de la Révolution anglaise », *Dix-septième siècle*, n° 4 (décembre 2012), p. 654.

63. Scarlett Beauvalet et Emmanuelle Berthiaud, p. 34.

64. *Ibid.*, p. 33.

En théorie, le travail est un exemple de cette séparation entre les hommes et les femmes. La réalité est cependant différente, les femmes assistant régulièrement leur mari au travail des champs, à la fois en Europe et en Chine. Staunton note à propos d'une scène dans les champs des environs de Canton : « The soil, indeed, was loose, and the plough of very light materials and construction; the task imposed upon the woman appeared to an European eye altogether unbecoming, when not borne equally by the other sex »⁶⁵. Il convient de préciser que les femmes du sud de la Chine sont moins touchées par la morale confucéenne, en raison d'un particularisme géographique et culturel qui tend à s'effacer durant les dynasties Ming et Qing⁶⁶. Conséquemment, les femmes jouissent d'un statut qui diffère sensiblement des femmes vivant plus au nord.

Néanmoins, le travail partagé entre les hommes et les femmes ne semble pas raisonnable pour Staunton, dans la mesure où la vision européenne divise généralement le travail des deux sexes en sphères séparées⁶⁷. Le travail des femmes européennes est à cette époque bien souvent domestique. C'est pourquoi cette scène surprend Staunton, car cela dépasse les cadres sociaux auxquels il est habitué. Nous avons mentionné plus tôt que la réalité sociale du travail des femmes est parfois bien différente du discours véhiculé puisque les conditions socioéconomiques des paysannes les forcent parfois à transgresser les barrières sociales. La citation ci-haut en est une preuve. Pourtant, Staunton ne semble pas soutenir cette transgression des rôles genrés. En ce sens, la perception de la féminité de l'auteur s'apparente davantage à la représentation confucéenne des femmes qu'au particularisme genré de la région du Guangdong dans le sud de la Chine.

L'une des pistes de réponse que nous voulons explorer ici est la propagation du discours ambiant sur les femmes en Europe.

65. George Staunton, George Macartney et Erasmus Gower, vol. 2, p. 505.

66. Helen F. Siu, *Merchants' Daughters: Women, Commerce, and Regional Culture in South China*, Hong Kong, Hong Kong University Press, 2010, p. 31.

67. Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, *Les femmes à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Éditions Belin, 2003, p. 99.

Il existe de véritables guides de bonne conduite qui sont rédigés conjointement par des clercs et des membres de la noblesse. Ces ouvrages sont destinés à éduquer les jeunes filles et les jeunes mères issues des hautes sphères de la société.⁶⁸ Selon ces guides, le travail, entre autres domestique, constitue une protection contre l'oisiveté. Le travail est donc fortement encouragé, pour autant qu'il coïncide avec les sphères d'action des femmes⁶⁹. Conséquemment, le modèle normatif et l'idéal féminin européen concernent d'abord et avant tout les femmes de haut rang social. Cette conception peut parfois entrer en opposition avec la féminité des femmes moins aisées. Il ne semble pas saugrenu d'avancer que Staunton, issu des hautes sphères de la société anglaise projette sur une paysanne chinoise un idéal féminin élitiste. C'est pourquoi il critique le travail de cette femme dans les champs, car cela ne correspond pas à sa perception de ce que la féminité devrait être.

L'inversion des rôles genrés en Chine et la réaction européenne

La transgression des genres semble être un thème sensible chez Nieuhoff qui adopte dans un autre extrait une attitude critique. Durant son arrêt dans la ville de Tonquam, l'administrateur Pinxentou lui mentionne que les femmes de cette cité ont plusieurs maris en même temps, jusqu'à en faire du trafic et des échanges⁷⁰. Le ton est ici plus acerbe : « Ô pauvres niais, qui laissez usurper de la sorte la possession de vos droits, ne sçavez [sic] vous pas que vous pechez [sic] grandement contre Dieu & l'Écriture qui veulent que le mary [sic] soit le chef de la femme » et de poursuivre : « Mais dites moy [sic], ô bons maris de quenouille, croyez vous que vos femmes sont de meilleure trempe ? »⁷¹. La violation des comportements genrés, qui apparaissait plus haut bénéfique

68. Aurélie Chatenet, « La femme, maîtresse de maison ? Rôle et place des femmes dans les ouvrages d'économie domestique au XVIII^e siècle », *Histoire, économie société*, vol. 28, n° 4 (2009), p. 24.

69. *Ibid.*, p. 27.

70. Johan Nieuhof, p. 187.

71. *Ibid.*, p. 188.

dans l'éducation des enfants par les pères, semble ici complètement inadmissible, car cela contrevient à la fois au rôle traditionnel de la femme et vient menacer la masculinité de l'homme. C'est sans doute cette atteinte à la masculinité de l'homme qui rend cette situation inacceptable, car ce dernier est considéré comme l'être supérieur. En ce sens, cet extrait ne signifie pas seulement une redéfinition des rôles genrés, mais aussi une attaque contre la hiérarchisation des sexes. La série d'insultes qu'il emploie a pour objectif de féminiser les hommes qui se laissent diriger par leurs femmes. Toutefois, il ne semble pas adresser directement ces insultes aux Chinois, car il utilise la religion chrétienne comme référent pour soutenir son argumentaire. Nieuhoff semble plutôt diriger ses critiques vers les hommes européens qui n'ont pas assez de contrôle ni de verve sur leurs femmes. Ici encore, les femmes chinoises sont instrumentalisées pour formuler une critique sociale à l'endroit des hommes européens.

Staunton s'interroge pour sa part sur les rapports de genre et même d'ethnicité. Alors que la délégation diplomatique se trouve aux alentours de Pékin en direction de Jehol en Mandchourie, Staunton note : « Some of them [women] were sitting in covered carriages, of which, as well as of horses, there are several to be found for hire in various parts of the town. A few of the Tartar ladies were on horseback, and rode astride, like men »⁷². Sans le percevoir nécessairement comme une action négative, le fait que l'auteur mentionne cet épisode prouve que cette observation mérite d'être relevée. Ce qui est pertinent ici est que Staunton décrit l'action d'une femme mandchoue, conséquemment issue d'une culture nomade et différente de la culture chinoise. L'action étonne, car cela diffère des référents culturels de Staunton.

Tel que le souligne Richard Bulliet, les sociétés urbaines et sédentaires comme l'Europe et la Chine, ont tendance à limiter le déplacement des femmes de l'élite, afin d'assurer leur protection et protéger l'honneur masculin en cas d'accident. Le tout

72. George Staunton, George Macartney et Erasmus Gower, vol. 2, p. 124.

se fait par différents moyens (interdiction de monter à cheval en Europe, bandage des pieds pour les Chinoises) afin de contrôler les déplacements des femmes de l'élite⁷³. Cette situation est différente dans les sociétés nomades de l'Asie centrale (Mongolie, Mandchourie) où les femmes jouissent d'une certaine liberté de déplacement, quitte à assumer le fonctionnement des convois lorsque les hommes sont en guerre⁷⁴. Staunton s'inscrit sensiblement dans la tendance que Kim Philips observe chez les voyageurs du Moyen Âge qui représentent les femmes mongoles comme étant de féroces guerrières, tout en notant avec curiosité leur habileté à monter à cheval⁷⁵. Aux yeux des voyageurs, les femmes mongoles ne possèdent pas d'attribut féminin ni de beauté, attribuant plutôt ces qualités aux femmes chinoises. Staunton nuance toutefois son propos en reconnaissant une certaine élégance aux femmes mandchoues⁷⁶. Somme toute, la capacité de monter à cheval apparaît quelque peu incongrue pour Staunton qui a pour référent un idéal féminin provenant des hautes sphères de la société anglaise, qui tend à vouloir limiter les mouvements des femmes⁷⁷.

En définitive, les représentations des femmes chinoises semblent suivre le paradigme d'une représentation globale de la Chine et plus précisément celui de *la sinophilie à la sinophobie*. Ainsi, Nieuhoff décrit les femmes chinoises de façon élogieuse. En fait, il utilise les Chinoises comme un modèle afin de critiquer les mœurs des femmes et des hommes européens. Sa publication s'inscrit directement dans le contexte de la sinophilie selon laquelle la Chine mythique issue de l'imaginaire médiéval occupe

73. Richard W. Bulliet, « The Princess Ride », dans *The Wheel*, New York, Columbia University Press, 2016, p. 134.

74. *Ibid.*, p. 138.

75. Bien que semblables, les peuples mongols et mandchous sont issus de différentes familles linguistiques et culturelles. Ces peuples se distinguent également par leur monde de vie; les Mongols étant purement nomades et les Manchoues étant plutôt semi-nomades. Toutefois, comme les voyageurs médiévaux et de l'époque moderne regroupent ces peuples sous la bannière « Tartares », nous prenons la liberté d'effectuer une comparaison entre eux afin de respecter l'univers mental de l'époque.

76. George Staunton, George Macartney et Erasmus Gower, vol. 2, p. 178.

77. Richard W. Bulliet, p. 133.

une place favorable. De son côté, Staunton est plus critique dans sa représentation des Chinoises. Il est capable de reconnaître les qualités des Chinoises tout en étant acerbe lorsque les phénomènes qu'il perçoit vont à l'encontre de son cadre de référence culturelle, comme l'a noté Patricia Ebrey sur les pieds bandés⁷⁸. En fait, Staunton appose sur les Chinoises son idéal du genre féminin, ce qui explique la représentation péjorative, allant même jusqu'à nier tout signe de féminité chez les Chinoises. Il n'est pas anodin que Staunton soit plus critique, car le contexte dans lequel l'ambassade opère s'avère être une période de tension entre les pays européens et la Chine. Celle-ci est souvent qualifiée d'arriérée ou d'immobile, ce qui contribue à la particularité sino-phobe qui caractérisera tout le XIX^e siècle. A priori, les pieds bandés deviendront à la fin du XIX^e siècle le symbole l'arriération chinoise, autant chez les Européens que chez les réformateurs chinois qui tentent de renverser la dynastie Qing⁷⁹.

Apportons toutefois une nuance importante. S'il est fort probable que le contexte ambiant joue un rôle clé dans la représentation des femmes chinoises, il ne faut pas perdre de vue qu'il existe une multitude de facteurs qui peuvent entrer en ligne de compte et que nous ne pouvons aborder dans cet article. La perception strictement personnelle des auteurs peut se révéler importante : il s'agit de considérer le milieu dans lequel l'auteur a évolué, sa classe sociale, son état matrimonial, son occupation, ou même les difficultés rencontrées lors du voyage⁸⁰. Tous ces éléments peuvent contribuer à modifier les représentations, peu importe le contexte historique dans lequel l'auteur évolue, prouvant par le fait même les remarques de Spence pour qui il est impossible de définir des catégorisations fermes. Nous pensons toutefois que cet article, sans apporter une taxonomie rigide et immuable, permet de déceler certaines tendances en

78. Patricia Buckley Ebrey, p. 10.

79. *Ibid.*, p. 27.

80. Il n'est pas anodin de mentionner que les deux auteurs à l'étude dans cet article sont des hommes issus de milieux privilégiés ce qui peut sans doute modifier les perceptions et les représentations à l'égard des femmes chinoises.

ce qui concerne la représentation des femmes chinoises. Une mobilisation plus étendue des sources des diplomates des xvii^e–xviii^e siècles pourrait sans doute y apporter un éclairage plus précis. Il sera possible, et peut-être même bénéfique d'incorporer dans une recherche ultérieure les ouvrages des missionnaires dont la représentation des Chinoises est possiblement divergente de celle des ambassadeurs européens.